CHAPITRE XVI.

Ordres chevaleresques.

Pour compléter l'Histoire de la Chevalerie, il nous reste à parler des ordres chevaleresques, institutions particulières, nées du sein de l'institution générale. Les bornes que nous nous sommes prescrites dans cet ouvrage ne nous permettent pas d'entrer à cet égard dans de grands détails, car l'histoire de plusieurs de ces ordres pourrait fournir à elle seule la matière d'un livre bien plus étendu et plus volumineux que celui-ci, où nous avons eu principalement pour but de présenter un tableau de la Chevalerie historique et militaire proprement dite.

Ces ordres, ou associations particulières de chevaliers, peuvent se diviser en trois classes : la première comprend ces sociétés fabuleuses qui n'ont d'existence que dans les romans, tels que les chevaliers de la Table Ronde; la seconde les ordres sérieux, nés la plupart des croisades, ayant un but réel, et dont les principaux sont, les Templiers, l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, l'ordre des chevaliers Teutoniques, etc.; la

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

troisième, enfin, se compose des ordres purement honorifiques et que l'on pourrait même appeler frivoles, n'ayant aucun but important, tels que l'ordre de la Jarretière, celui de la Toison-d'Or, etc. Nous ne parlerons pas des chevaliers ès-lettres et ès-lois, ni de la chevalerie des dames, toutes institutions modernes, et qui annonçaient la décadence de la chevalerie primitive qui fait l'objet de cet ouvrage.

Lacurne de Sainte-Palaye prétend que la table ronde était une espèce de réjouissance et de fête d'armes, à peu près comme les tournois et les joutes; c'était une sorte de combat d'honneur, ainsi nommé, parce que les chevaliers qui y avaient combattu, venaient au retour, souper chez celui qui avait donné cette fête, où ils étaient assis à une table ronde. Cette forme avait été adoptée afin qu'il n'y eût aucune distinction dans les places qu'occupaient les convives. Matthieu Paris, historien du treizième siècle, parle d'un jeu solennel de la table ronde, qui fut célébré l'an 1252, pendant l'octave de la fête de la Nativité de la sainte Vierge, près de l'abbaye de Walden. Voici comment il s'explique : « La » même année, des chevaliers, voulant entrete- » nir par un exercice militaire leur adresse et leur » courage, résolurent à l'unanimité d'essayer » leurs forces, non pas dans une de ces fêtes » guerrières connues sous le nom de Tournois, » mais plutôt dans ce jeu militaire appelé la Ta-

» ble Ronde (1). » Mais ces jeux militaires dont parlent Matthieu Paris et Sainte-Palaye, n'étaient qu'une faible imitation de la célèbre et merveilleuse Table Ronde du roi Artus, et de ses douze compagnons, les Lancelot, les Tristan, les Gauvin, les Bliombéris, etc., et tous les héros de la cour de Cramalot.

Le fameux enchanteur Merlin avait employé tout son art pour fabriquer cette table. Il avait construit les siéges qui l'entouraient au nombre de treize en mémoire des treize apôtres. Douze de ces siéges seulement pouvaient être occupés, et même ne pouvaient l'être que par des chevaliers de la plus haute renommée; le treizième représentait celui du traître Judas; il restait toujours vide. On le nommait le *siége périlleux*, depuis qu'un téméraire et orgueilleux chevalier sarrasin avait osé s'y asseoir, et que la terre s'étant entr'ouverte sous ce siége, le Sarrasin avait été abîmé dans les flammes.

Un pouvoir magique gravait sur le dos de chaque siége le nom du chevalier qui devait l'occuper : il fallait, pour obtenir un de ces siéges, quand il devenait vacant, que le chevalier qui s'y présentait surpassât encore en valeur et en

(1) Anno sub eodem, milites, ut exercitio militari suam peritiam et strenuitatem exercerent, constituerunt unanimiter ut non in hastiludio illo quod communiter torneamentum dicitur, sed potiùs in illo ludo militari qui *mensa rotunda* dicitur, vires suas attentarent. *Matth. Paris*, *Hist. Angl. ad annum* 1252.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

hauts faits celui auquel il désirait succéder; sans cela, ce chevalier en était violemment repoussé par une force inconnue; si, au contraire, il remplissait toutes les conditions exigées, il arrivait alors qu'au moment où le roi Artus, tenant par la main le récipiendaire, le présentait à la place vacante, une musique céleste faisait entendre des sons harmonieux, des parfums exquis remplissaient l'air, le nom inscrit jusque là sur le siége s'effaçait, et celui du nouveau chevalier paraissait étincelant de lumière. C'était la seule épreuve, et sans doute elle était bien suffisante, que les chevaliers de la Table Ronde faisaient subir à tous ceux qui avaient la prétention de remplacer les compagnons dont leur ordre avait à regretter la perte (1). Mais laissons tous ces contes des romanciers du douzième siècle, pour nous occuper d'institutions plus graves, et surtout plus réelles que celle de la Table Ronde.

Au temps des croisades, à l'époque la plus brillante de la chevalerie, il se forma des ordres chevaleresques religieux qui eurent, outre les règlements généraux, que l'usage imposait partout à la chevalerie, des règlements spéciaux. Comme les ordres monastiques, ils avaient une règle et un chef, et, au sein de cette organisation plus forte, plus serrée, ils déployaient avec plus d'énergie les qualités chevaleresques. Leur mo-

(1) Le comte de Tressan, dans Tristan de Léonais.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bile était la générosité, la protection des faibles; car ils furent institués pour protéger les pélerins en Terre-Sainte, et pour secourir le tombeau même du Christ. Leur caractère monastique leur interdisait l'autre mobile de toute chevalerie, l'amour; de leur chevalerie religieuse, austère, ils avaient banni ce sentiment terrestre et mondain qui était devenu une espèce de culte pour les autres chevaliers; une seule dame était pour eux l'objet d'un dévouement particulier, c'était la dame céleste, *la dame de tout le monde*, comme s'exprime une légende du moyen âge, la Vierge Marie. Mais ces sentiments fondamentaux de la chevalerie, soumis à une organisation puissante qui participait de la discipline d'un camp et de la sévérité d'une règle, donnèrent au monde le spectacle de la fortune si brillante de ces ordres qui conquirent des provinces, fondèrent des villes et même des empires.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire, à l'époque de l'institution de la chevalerie religieuse, pour reconnaître les importants services qu'elle a rendus à la société. L'ordre de Malte, en Orient, a protégé le commerce et la navigation renaissante, et a été, pendant plus d'un siècle, le seul boulevard qui empêchât les Turcs de se précipiter sur l'Italie (1); dans le nord, l'ordre

(1) Voir l'Histoire des Chevaliers de Malte qui fait partie de la *Bibliothèque de la Jeunesse Chrétienne*. Tours, A.d Mame et C.ie, éditeurs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Teutonique, en subjuguant les peuples errants sur les bords de la Baltique, a éteint le foyer de ces terribles irruptions qui ont tant de fois désolé l'Europe : il a donné le temps à la civilisation de faire des progrès et de perfectionner ces nouvelle armes qui nous mettent pour jamais à l'abri des Alaric et des Attila (1).

En Espagne, les chevaliers de Calatrava, d'Alcantara et de Saint-Jacques-de-l'Épée, n'ont pas rendu de moindres services à l'Europe chrétienne en combattant les Maures, et en arrêtant les conquêtes de l'Islamisme. Les chevaliers chrétiens tinrent lieu des troupes soldées, et furent une espèce de milice régulière, qui se transportait où le danger était le plus pressant. Les rois et les barons, obligés de licencier leurs vassaux, au bout de quelques mois de service, avaient été souvent surpris par les Barbares : ce que l'expérience et le génie du temps n'avaient pu faire, la religion l'exécuta : elle associa des hommes qui jurèrent, au nom de Dieu, de verser leur sang pour la patrie : les chemins devinrent libres, les provinces furent purgées des brigands qui les infestaient, et les ennemis du dehors trouvèrent une digue à leurs ravages (2). Rien n'est plus admirable dans son origine que ces institutions placées sous l'influence toute-puissante des idées religieuses. Voyons-les surtout

(1) Châteaubriand, Génie du Christianisme.
(2) Châteaubriand, *ibid.*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dans l'Orient, où elles ont à lutter tout ensemble contre les maladies terribles qui règnent dans cette contrée, et contre les ennemis implacables de la religion de Jésus-Christ. La charité chrétienne réclame toutes les affections des chevaliers, et leur demande un dévouement perpétuel pour la défense des pélerins et le soin des malades. Les infidèles admiraient leurs vertus autant qu'ils redoutaient leur bravoure. Rien n'est plus touchant que le spectacle de ces nobles guerriers qu'on voyait tour à tour sur le champ de bataille et dans l'asile des douleurs, tantôt la terreur de l'ennemi, tantôt la consolation de tous ceux qui souffraient. Ce que les paladins de l'Occident faisaient pour la beauté, les chevaliers de la Palestine le faisaient pour la pauvreté et pour le malheur. Les uns dévouaient leur vie à la dame de leurs pensées; les autres la dévouaient aux pauvres et aux infirmes. Le grand-maître de l'ordre militaire de Saint-Jean prenait le titre de *Gardien des pauvres de Jésus-Christ*, et les chevaliers appelaient les malades et les pauvres *nos seigneurs*. Une chose plus incroyable, le grand-maître de l'ordre de Saint-Lazare, institué pour la guérison et le soulagement de la lèpre, devait être pris parmi les lépreux. Ainsi, la charité des chevaliers, pour entrer plus avant dans les misères humaines, avait ennobli en quelque sorte ce qu'il y a de plus dégoûtant dans les maladies de l'homme. Ce grand-maître de Saint-Lazare, qui

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

doit avoir lui-même les infirmités qu'il est appelé à soulager dans les autres, n'imite-t-il pas, autant qu'on peut le faire sur la terre, l'exemple du fils de Dieu, qui revêtit une forme humaine pour délivrer l'humanité (1)?

Les différentes phases de la vie des ordres religieux correspondent aux périodes successives de la vie générale de la chevalerie; ils commencent par l'enthousiasme le plus pur, le plus désintéressé, par un admirable devouement de charité; les Hospitaliers, avant d'être les glorieux chevaliers de Rhodes et de Malte, et de jouer un rôle dans l'histoire, furent, comme leur nom l'indique, de simples hospitaliers se consacrant à servir les malades en Palestine, etc. L'ordre belliqueux des chevaliers Teutoniques, qui conquit une partie du nord de l'Europe, fut fondé par quelques Allemands de Brême et de Munster, qui se trouvaient au siége de Saint-Jean-d'Acre, et qui, sous leurs pauvres tentes, couvertes d'une voile de vaisseau, recueillirent les pestiférés et les blessés. Les commencements des Templiers sont aussi touchants; mais bientôt se développent dans cet ordre l'ambition et la cupidité; la vaillance y subsiste toujours, mais les passions mondaines, les intérêts mondains y pénètrent de plus en plus; l'histoire de l'ordre et sa fin tragique sont là pour l'attester.

Après les ordres sérieux sont venus les ordres

(1) Michaud, Histoire des Croisades, tome v.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

frivoles; les princes ont voulu s'emparer de la chevalerie qui expirait, et faire d'une puissance indépendante un instrument de leur propre puissance. Ils ont fondé des ordres dont ils étaient le centre, dont ils traçaient eux-mêmes les règlements, les statuts, dont ils déterminaient tout le cérémonial. Quelquefois, en même temps que ces ordres nouveaux étaient une pompe, une décoration, ils étaient un moyen politique. Ainsi, la Toison-d'Or, qui fut surtout pour la cour de Bourgogne une occasion de déployer sa magnificence, contient dans ses règlements certains articles qui prescrivent à tous les chevaliers de faire connaître au duc de Bourgogne, chef né de l'ordre, tout ce qui pourrait concerner la sûreté de sa personne et la sûreté de l'état; c'était donc, sous de magnifiques semblants, un moyen de politique et de police. La même injonction a été reproduite dans les ordres français. Louis XI créa son ordre de Saint-Michel par un sentiment de rivalité à l'égard du duc de Bourgogne, qui avait créé celui de la Toison-d'Or; l'ordre de Saint-Michel fut réuni plus tard à l'ordre du Saint-Esprit, fondé par Henri III, et tous deux portèrent le nom d'ordres du roi, nom convenable à cette chevalerie toute monarchique.

Enfin les ordres chevaleresques prirent une dernière forme; s'éloignant toujours de plus en plus de leur origine, ils devinrent de simples récompenses militaires, et n'eurent plus rien

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

des anciens ordres que le nom. Tel fut l'ordre de Saint-Louis, tel est celui de la Légion-d'Honneur, espèce de chevalerie de l'égalité, à laquelle peuvent prétendre tous les rangs, toutes les classes, toutes les professions de la société, et qui, malgré son origine peu féodale sans doute, n'en est pas moins un ordre qui a des grades, où se trouve le ruban, dernier vestige de l'ancienne écharpe, et où, à côté du nouveau mot de patrie, figure le vieux mot chevaleresque *honneur* (1).

Nous terminerons par quelques considérations sur les causes qui ont donné naissance à la chevalerie, sur les effets qu'elle a produits, et les circonstances qui ont amené sa décadence et sa chûte. Ce sera en quelque sorte le résumé de cet ouvrage, et il suppléera à l'ordre chronologique qu'il était impossible de suivre, sans nuire à l'intérêt du sujet.

La chevalerie complète, telle qu'elle s'est produite en Europe au moyen âge, ne pouvait exister sans le christianisme. Ce ne pouvait être que sous l'influence de cette religion, que les sentiments qui étaient la base de la chevalerie pou-

(1) J. J. Empère. Revue des deux Mondes, février 1838. — Nous avons emprunté une partie des observations contenues dans ce chapitre, aux articles sur la chevalerie publiés dans ce recueil par ce savant écrivain.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

vaient atteindre toute leur portée. On a vu à d'autres époques, et dans l'histoire ancienne et moderne, la générosité, le dévouement à la faiblesse, produire des effets analogues à ceux qui se montrent dans la chevalerie, mais des effets partiels, rares, interrompus. Ces sentiments ont jetés quelques lueurs et se sont éteints; ils ont produit quelques fruits qui avortaient rapidement; mais quand ils ont trouvé pour appui la morale chrétienne, ils se sont développés d'une manière infiniment plus complète, ils ont enfanté, non pas une tentative de chevalerie, mais la chevalerie elle-même. Cette absence de haine au milieu des combats, cet oubli de soi-même, cet empressement à porter secours aux opprimés, toutes ces vertus exigées du chevalier sont des vertus chrétiennes. L'honneur même, qualité qui semble purement mondaine, a aussi un côté chrétien; il y a une alliance intime, profonde, entre l'honneur sans souillure, l'écu sans tache du chevalier, et la conscience sans reproche, la robe sans tache du néophyte (1).

Ces considérations nous amènent à une réflexion bien naturelle; c'est que la religion chrétienne est tellement créée pour l'homme, elle est si convenable à sa nature, si bien faite pour lui, qu'elle sait pourvoir à tous ses besoins dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les conditions; exerçant son influence sur les

(1) J. J. Empère.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

populations comme sur les individus, et répandant ses bienfaits au milieu de toutes les misères publiques et privées. Partout où il y a des peines, des malheurs, des calamités, elle arrive pour consoler, pour soulager, pour guérir. Sous ses auspices se forment d'innombrables associations d'hommes, ou de femmes qui, avec une abnégation, un dévouement sublime, consacrent leur vie au soulagement de l'humanité. Au XIe siècle, l'Europe gémissait sous le poids de la tyrannie féodale, et était plongée dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. Tout à coup à la voix de la religion, surgit un élan sublime, qui semble jaillir des ténèbres, comme une lumière qui perce l'obscurité de la nuit. Les sentiments les plus purs, les plus délicats, les plus exaltés, se manifestent dans les âmes livrées jusqu'alors aux passions violentes et brutales : par eux, se forme un système de moralité, dont la base est le dévouement, le désintéressement, l'enthousiasme ; par eux s'établit entre les différents peuples une fraternité, une unité, qui fut une préparation à la grande association européenne vers laquelle nous marchons. Un chevalier n'était plus un Français, un Anglais, un Espagnol ou un Allemand, il était *un chevalier ;* il y eut là une espèce de confrérie héroïque qui rapprochait toutes les nations ; et c'était un fait bien important à cette époque de morcellement et de division, que cette institution qui ralliait

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

les plus nobles âmes dans le culte commun des plus nobles sentiments (1).

Après plusieurs siècles d'une existence brillante, la chevalerie tomba peu à peu par l'abus qu'on en fit, et surtout par une suite des changements survenus dans le système militaire et politique de l'Europe; mais il resta encore aux sociétés quelques sentiments qu'elle avait inspirés, de même qu'il reste à ceux qui oublient la religion dans laquelle ils sont nés, quelque chose de ses préceptes, et surtout des profondes impressions qu'ils en reçurent dans leur enfance. Au temps de la chevalerie, le prix des bonnes actions était la gloire et l'honneur. Cette monnaie qui est si utile aux peuples, et qui ne leur coûte rien, n'a pas laissé d'avoir cours dans les siècles suivants : tel est l'effet d'un glorieux souvenir, que les marques et les distinctions de la chevalerie servent encore de nos jours à récompenser le mérite et la bravoure (2).

(1) J. J. Empère.
(2) M. Michaud, Histoire des Croisades.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf